

Transcription de l'entretien avec Renée GROLLEAU

Enregistré chez Madame VERRON à Rezé, par Cécile Liège

le 20 septembre 2010

[0'00"00] – Les origines

Renée Grolleau : Je suis née le 16 mai 1924 à Boussais en Loire-Atlantique. C'est à la limite des trois provinces : Loire-Atlantique, Maine-et-Loire et la Vendée. Je m'appelle Renée Grolleau.

Cécile Liège : En quelle année êtes-vous arrivée ici ?

RG : Je pense que c'est en 60 car je me rappelle quand Mgr Villepelé [PHON] est venu bénir l'église.

CL : Vos parents faisaient quoi ?

RG : Ils étaient fermiers dans une toute petite ferme.

CL : Qu'est-ce qui vous a fait venir à Rezé ?

RG : Ça m'a pas fait venir à Rezé mais à Nantes d'abord. Comme employée de maison, comme bonne à tout faire puisque c'est comme ça qu'on disait.

CL : Quel âge vous aviez ?

RG : J'en sais rien ! Je pense pas comme ça...

CL : Plutôt 10, 14 ?

RG : Ah ben non ! J'avais 20 ou 24 ans.

CL : Et avant, vous travailliez où avant ?

RG : Chez mes parents, à la ferme. J'ai connu la guerre.

CL : A Boussais ?

RG : Non, chez mes parents. J'ai quitté Boussais à 9 mois. Et j'étais pas grande mais je marchais déjà.

CL : Vos parents avaient une ferme en Vendée, où ça ?

RG : A la Bruffière, près de Montaigu. Où j'ai passé mon certificat d'études avec mention bien à 12 ans, chez les Ursulines. [elle me fait une blague sur le bac qu'elle a passé à Saint-Nazaire]

[0'03"39] – Son arrivée à Rezé

CL : Pourquoi vous avez quitté la ferme ?

RG : Parce qu'à la ferme, il n'y avait plus de place pour moi, pis fallait bien travailler. Moi j'ai été à l'école jusqu'à 12 ans, y'avait pas d'autre solution que d'être bonne à tout faire.

CL : Vous êtes arrivée en quelle année à Nantes ?

RG : Ben j'vous dis, comme l'église.

CL : A Nantes ou à Rezé ?

RG : A Nantes.

CL : Donc vous êtes arrivée à Nantes vers 1960 ?

RG : A ben avant parce que j'ai fait plusieurs maisons. J'peux pas vous dire, je me rappelle pas tout ça.

CL : Vous êtes arrivée à Rezé dans quel contexte ?

RG : J'étais à Nantes dans une famille très connue, les Champennois [PHON]. Quand le monsieur il est décédé, ben dame, y'avait plus de place pour moi. Mais j'ai fait d'autres places avant. Et je suis venue à Rezé, habiter le n° 18, chez la dame. Parce que la dame, elle avait son mari qui avait sa sœur mariée avec un monsieur Champennois [PHON], dont j'étais. Et quand l'employée de Mme Rigaud [PHON] – parce qu'elle ne voyait presque plus, partirait, je devais venir chez elle.

CL : Vous habitiez où quand vous habitiez à Rezé ?

RG : Ben chez ma patronne ! Toutes les bonnes à tout faire étaient comme ça. Chez ma patronne, Mme Rigaud. Au 18 de la rue Alsace-Lorraine.

[0'05"54] – La rue Alsace Lorraine en 1960 (et même avant !)

CL : Elle ressemblait à quoi cette rue quand vous êtes arrivée ?

RG : Oh, ma chère ! Il n'y avait pas besoin d'aller ailleurs. Je pourrais vous prendre n° par n°, vous seriez bien étonnée : tous les commerçants qu'il y avait.

CL : A Rezé, c'était LA rue où il y avait plein de commerces ?

RG : Ah ben sûrement ! Y'avait tout tout tout tout ! Y'avait même des grilleurs de café. Une quincaillerie, y'en avait une qui daterait de... alors ma patronne elle est morte en 79, elle avait 94 ans, comptez les années... et c'était son père, ça fait au moins 180 ans, qui avait une quincaillerie rue Félix-Faure. Pour vendre ce qu'il vendait, ses casseroles, ça fera rire mais c'est vrai, c'est ma patronne qui me le racontait : il soignait les dents. Et comme à l'école, à l'époque, y'avait pas de dentistes, ils allaient le trouver. Mais comme il prenait rien, les gens, ça les ennuyait de rentrer à la quincaillerie et de ne rien prendre. Et ça faisait vendre sa quincaillerie ! Et à cette époque, il était ouvrier spécialisé pour marteler le cuivre rouge [on ne trouve pas le bon mot].

CL : Qu'est-ce que c'était que marteler ?

RG : C'était du cuivre, avec un marteau. Il le martelait comme ça, à point égal. C'était très beau.

[0'09"23] – L'église du Rosaire Notre Dame

RG : Quand je suis arrivée, l'église s'est montée. Et le curé, il connaissait ma patronne et il m'a demandé beaucoup de choses pour faire dans l'église.

CL : Le Rosaire Notre-Dame ?

RG : Oui. On a formé toute une équipe pour le balayage. On m'avait nommée responsable. Et tout le monde voulait venir. J'avais les clés de la cure et on venait prendre le café et les gâteaux. Mais en ce temps-là, il n'y avait pas d'aspirateur, fallait venir avec notre balais et les chiffons. Et c'était une partie de plaisir. Quand on entrait, on avait la couleur blanche, mais quand on sortait, on était basanées par la poussière ! On avait pas d'aspirateur, fallait balayer !!!!

CL : Vous étiez responsable, comme ça s'est passé ?

RG : Il m'avait nommée responsable pour, je sais pas... ils trouvaient probablement que je faisais bien. Quand on faisait, les unes balayaient d'un côté, les autres balayaient de l'autre, les autres on faisait la sacristie.

[0'11"38] – Le travail de bonne à tout faire

CL : Qu'est-ce que vous faisiez ?

RG : Je faisais tout ! C'était une personne très âgée. Et avec les personnes très âgées, il ne faut pas que trop de gens viennent. J'ai même fait le maçon à un mur. Je faisais aussi : y'avait des carreaux de faïence cassés dans l'évier, alors j'ai acheté du plâtre. J'ai refait ça. Je faisais la couture. J'aime beaucoup ça. Y'avait un jardin, fallait faire le jardinier. Les fleurs dans une serre, maintenant on dit un jardin d'agrément. Et le ménage... c'était une grande maison. Mais en ce temps-là, j'étais jeune !

[0'12"30] – Ses occupations à côté du travail

RG : Je faisais beaucoup de chose car elle me laissait beaucoup de liberté.

CL : C'était quoi ce que vous faisiez à côté ?

RG : Aaaaah... dans la rue il y avait une association pour les anciens du quartier – y'avait un âge mais je me rappelle pas. Alors on faisait la quête. Après y'avait quelqu'un qui s'occupait d'acheter, et puis fallait faire les colis. Fallait s'inscrire. Je passais dans les maisons et je portais les colis. Alors je connaissais TOUTES les maisons de la rue Alsace-Lorraine, et tous les appartements et toutes les personnes ! Et quand l'église s'est fondée, on a fait aussi des kermesses : il y avait l'histoire des enveloppes. Je travaillais avec ma patronne pour faire les lots gratuitement.

CL : Elle faisait quoi votre patronne ?

RG : Elle savait broder, elle savait... ah oui ! Sur la place du marché, c'est là que la veille, ils montaient les stands. Et la nuit, il fallait, dans une roulotte, aller garder les stands. Quand ils ont su les jeunes un jour : *« C'est Melle Renée qui garde les stands, on va pouvoir aller faire du vélo la nuit sur la place ! »* Moi j'ai jamais regardé dans la rue, si on allait à l'église, si on y allait pas... je passais dans toutes les maisons et je disais : *« donnez-moi des bricoles pour que je puisse faire pour l'église »*. Pareil pour les colis.

CL : L'association pour les colis, c'était religieux ou laïque ?

RG : Ça c'était laïque. J'ai travaillé dans les deux. J'ai même travaillé avec les communistes ! On s'entendait très bien.

CL : Pourquoi vous êtes rentrée dans cette association ?

RG : Il y avait une droguerie dans la rue. Et la personne elle avait deux filles, dont une fille qui s'occupait de ça. Mais elle est décédée du cancer de la jambe, oh là là ! Et ça a été l'autre fille. Mais elle s'est mariée et est partie de Rezé. Alors on m'a demandé moi, on m'a mise secrétaire. Je n'ai pas dormi pendant trois nuits !

CL : Qui « on » ?

RG : Les gens du bureau. J'ai été trouver le curé et je lui ai dit *« Ils m'ont mise secrétaire mais je suis pas capable de faire ça. »* Alors il m'a dit *« Prenez le cahier et dites que vous ne dormez pas et rendez-le ! »* Et c'est ce que j'ai fait.

[0'16"13] – La vie sociale de la rue Alsace Lorraine

CL : Mais vous étiez déjà dans l'association. Pourquoi vous êtes entrée dans cette association qui distribuait les colis ?

RG : Parce qu'on m'a demandé. Parce qu'on savait que je faisais déjà beaucoup de choses !

CL : Vous étiez déjà un peu connue dans la rue alors ?

RG : Ah ben oui, certainement ! Je connaissais tout le monde. Autrefois, c'était une rue très commerçante. Aujourd'hui, y'a la radio, tout ça. Avant y'avait pas besoin. Y'avait qu'à aller à l'épicerie. L'épicerie, là, Mme Pavageau [PHON]. C'était le relais. Alors on parlait, on connaissait les nouvelles de tout le monde. Elle me donnait des nouvelles des malades. Et on se connaissait. Quand y'avait quelqu'un de malade, on portait une soupe.

CL : Tous les commerces étaient habités ?

RG : Tout du long de la rue : là c'était une épicerie, ici c'était un boucher, à côté c'était un restaurant. Ben oui, y'avait de tout... une chapellerie, tout !

CL : A l'étage, il y avait les habitations ?

RG : Ah oui, c'était pas comme maintenant. Les gens se contentaient de peu.

[0'17"51] – Après Madame Rigaud

CL : Vous êtes restée au service de cette dame jusqu'en 79. Vous avez fait quoi après ?

RG : Après j'ai été malade. Voilà.

CL : Après, vous n'avez plus travaillé ?

RG : Non.

CL : Alors vous avez habité où ?

RG : J'ai été en face. Ça s'est trouvé tout drôlement. J'ai su qu'il y avait l'appartement en haut. Beaucoup ne s'en contenteraient pas. Moi je m'en contente très bien. C'est des vieux immeubles. Et en plus on n'avait pas d'allocation chômage, nous les employées de maison.

CL : Vous n'étiez pas déclarée ?

RG : Si ! Mais on était le dernier barreau de la chaise nous, on avait droit à rien. Heureusement que j'avais une bonne assistante sociale ! Et je m'en suis très bien tirée !

[0'19"18] – Les fêtes de quartier

CL : Après avoir travaillé pour votre patronne, vous avez continué avec l'association, avec l'église ?

RG : Oui. Mais à un moment donné, ça s'est dissous l'association. Comme beaucoup, faut de l'argent, pis y'avait plus personnes pour aider. Et il y avait des fêtes. J'ai demandé l'autre jour : il y avait bien la Rosière ici, où il y a le salon de coiffure.

CL : C'est quoi la Rosière ?

RG : C'est une personne de toute qualité... dame, qu'on m'a dit ! Y'avait une fête ! Au bout de la rue y'avait des petites voitures, je montais dedans ! Et y'avait un défilé. La rosière faisait partie du défilé. Y'a eu la fête du muguet, la fête du vin nouveau, y'avait tout ça ! Dans la rue, dans le quartier. Les gens attendaient ça. La fête du vin nouveau !

CL : C'était à quelle époque la fête du vin nouveau ?

RG : Ça devait être un peu plus tard que maintenant parce qu'ils sont en vendanges.

CL : C'était quoi une fête à l'époque ?

RG : Je ne sais pas comment vous expliquer ça. Y'en a qui disent qu'il y avait des chars, mais je n'en ai pas connu. Y'avait un défilé. Les gens ils s'amusaient avec rien. Des bistrots, y'en avaient au moins 12, ben voyons ! Y'avait du bruit dans la rue.

CL : Il y avait des bals ?

RG : Devait y'avoir des bals sûrement ! Je n'aimais pas bien danser. Raconter des histoires, mais pas aller au bal.

[0'22"21] – Avant la construction de l'église

CL : Et du côté de l'église, ça a évolué les actions que vous avez faites ?

RG : A la place de l'église, c'était une usine de ciment. La maison Reffé [PHON]. Elle comprenait là où il y a l'église, la route et de l'autre côté y a un peu de terrain, et il n'y avait pas l'avenue de la Libération. Alors tout ça, ça en faisait partie. Il y avait toute l'autre partie, où il y a le parking du tram aujourd'hui, tout ça c'était à la maison Reffé [PHON]. M. et Mme Reffé [PHON] habitaient à l'angle d'une rue là, chez Reffé [PHON]. C'était, je ne sais pas comment on peut appeler ça... une villa. C'était très très très joli. Et ils avaient deux enfants. Une fille qui est morte très jeune, qui avait fait faire une belle maison, qu'existe toujours, dans la rue Jean-Baptiste-Vigier. Et la maison qui fait l'angle ici, c'était le fils Reffé [PHON].

CL : Quel lien y avait-il avec l'église ?

RG : Il y a une partie de terrain qui avait été donnée par M. Reffé. [PHON]

[0'24"17] – Évolution des actions de l'église dans le temps

CL : Vous qui avez beaucoup participé aux activités de l'église, est-ce qu'il y a eu une évolution de ces activités au fil du temps ?

RG : Il y en a pas beaucoup là. Et puis, l'église en général, je ne sais pas ce que ça va donner. Je pense qu'on a dû arrêter de faire tout ça parce que personne voulait faire. Parce que y'a plus de bénévoles.

[0'25"05] – Les clochards

RG : C'était une personne que j'ai vue dans les prés, qui couchait un peu partout. J'ai été la voir. A force de lui porter de la soupe, du café... une fois, j'ai un manteau qui date d'avant la guerre, qui commençait à être usé... mais je peux pas m'en séparer puisqu'il y a que celui-là qui est chaud ! Alors j'avais eu très froid. Alors je me suis dit : « *Si j'ai froid avec mon manteau, c'est signe qu'il fait très froid et qu'elle a très froid.* »

CL : Vous pouvez nous situer à quelle période ça s'est passé ?

RG : Les premières années, il y a plus de 10 ans. Elle a couché partout. Dans le quartier, tout le monde la connaissait. Mais après elle avait trouvé une mangeoire de chèvres. Dans le quartier, il y avait un peintre. J'ai été le trouver et lui demander : « *Vous ne trouvez pas de la moquette défectueuse ?* » Il m'a dit « *C'est pour la dame ? Je vais vous trouver ça.* »

CL : Elle était où cette mangeoire de chèvre ?

RG : C'est dans les prés, en face la maison au bout de chez Michel. Il y avait des chèvres, je les ai connues ! Alors un dimanche, j'ai été chez une voisine chercher des pointes. J'ai passé mon dimanche à pointer tout ça. Comme ça, elle était au chaud. J'ai un autre voisin, M. Marchand, il me disait : « *Moi j'ai une porte.* » Pour elle c'était bien parce qu'elle avait une chambre à coucher, une salle à manger et une porte pour rentrer. Un jour, elle me dit : « *Mes jardiniers sont passés.* » ... parce que fallait la suivre ! Qu'est ce que c'est que ça ? C'étaient les gars de la ville qu'étaient venus faucher ! Ah mais si on la trouvait, c'est que ça faisait bien, elle avait plusieurs pièces. Et puis les mangeoires, ça lui servait de meuble, de garde-manger.

CL : Quand elle y était, il n'y avait plus de chèvres ?

RG : Ah non ! Et malheureusement, ça je comprends pas : des enfants lui ont mis le feu et la cabane a brûlé.

CL : Vous ne vous souvenez pas à quelle époque c'était ? Vous travailliez encore chez votre patronne ?

RG : Ah non puisque j'étais en appartement. Mais je peux pas vous dire. Elle logeait partout, incompréhensible. Une fois, elle me dit, « *Je suis au bord de la Loire.* » Je me dis « *Ça change des bords de la Sèvre !* » Je voulais aller voir si c'était vrai pour lui porter de la soupe et du café. Un jour, j'y ai été, je l'ai trouvée. Là, ça faisait bien parce qu'elle avait un escalier de l'usine, une tannerie. Ils descendaient pour avoir de l'eau. Elle avait bien arrangé, une belle cabane. J'arrive, qu'est-ce que je vois ? Des pieds qui sortaient... un clochard ! Je dis : « *Vous vous en faites plus de trouver une propriété privée et être dedans !* » Alors il est sorti, il est parti. Elle a vécu des tas de choses. Il a fallu que les agents de police la ramassent à Pirmil, pour la mettre dans un foyer-logement. Elle a toujours été malade et aujourd'hui, elle est paralysée. J'en connaissais pas mal de clochards alors un jour je vais voir un petit clochard. Il était dans la rue, dans les prés par là. Avant qu'il y ait la gare des bus à Pirmil, y'avait des maisons et des jardins. Y'en avait un qu'était par là et que je connaissais. Il était en train de faire quelque chose. Je lui dis « *Qu'est-ce que vous êtes à faire ?* » - « *Mon lit.* » C'étaient des pavés qu'il mettait. « *Vous faites un lit avec des pavés vous.* » « *Oui, parce que quand y'a de l'orage si je mets mes couettes pour me coucher, elle est trempée, alors comme ça, l'eau elle passera à travers partout.* » Ah ben j'pourrais vous en raconter des clochards toute la journée ! Il y en a toujours eu beaucoup dans le coin ? Il y en avait beaucoup dans les prés ! Y'avait un jour une dame. Elle était énorme. Elle me dit : « *Vous trouveriez pas une jupe ?* » « *Non, vous trouverez pas de jupe, mais y'a une chose que je peux, de vous acheter du tissu,*

un élastique, vous la faire. Je vous demanderai juste le prix du tissu. Parce qu'on nous avait appris qu'il fallait pas tout leur donner, ils trouvaient bien pour un litre de vin... Oh c'était très très minime. Alors, un 14 juillet, j'étais dans les prés, faire la jupe. J'étais comme ça, là ici, et tout près était l'endroit où les piétons passaient. C'est pas le coup de faire la jupe, mais seulement, ils m'avaient mis un litre de rouge et un verre. Alors je me suis dit, ils vont dire « elle s'en fait plus ! ». Alors j'ai fait la jupe. Elle était très contente, elle m'a payée. Oh j'avais payé ça, je me rappelle plus, j'avais trouvé ça à la Petite Hollande. Elle l'a mis tout de suite. Alors je passais du temps à ça. Et ça c'était du temps de ma patronne.

[0'33"15] – Ses occupations après 1979

CL : A quoi passiez-vous votre temps quand vous avez emménagé dans votre appartement ?

RG : J'étais malade ma fille. Je pouvais rien faire. J'étais couchée toute la journée. J'ai été au moins trois ans sans fermer la porte à clé pour que le médecin puisse entrer. Et personne s'en ai aperçu !

CL : Dans le quartier, vous avez fait des choses après ?

RG : Oh non, je pouvais pas faire grand-chose. Déjà, faire pour moi...

[0'34"24] – Énumération des commerces de la rue Alsace lorraine

CL : Est-ce que vous pouvez nous raconter comment la rue a changé entre le moment où vous avez emménagé et aujourd'hui ?

RG : Il n'y a plus de commerce. Ça a disparu quand le Leclerc s'est monté. Et le mieux, c'est que le premier Leclerc de Rezé a été monté dans la rue Félix-Faure. C'était tout en long, vraiment la valdrague. Mais le premier Leclerc en alimentation. Y'a eu le premier Leclerc ameublement dans le bas de la rue ici, et le Leclerc habillement de l'autre côté. Pis c'est les Leclerc qui ont tout... Et après tous les anciens sont morts.

CL : Et à la place des commerces ?

RG : Ben ils ont fait des maisons. Ça a été longtemps que la Mairie, elle voulait pas, mais elle a été obligée d'accepter. Parce qu'il y avait tout : des laveries, des blanchisseries, des mécaniciens, une modiste, des ventes de tissu, deux librairies, une marchande de poissons, beaucoup de cafés. Y'avait Amand [PHON], le pâtissier, avant c'était un ambulancier. A côté c'était un médecin, après c'était une grande usine parce qu'il y avait beaucoup d'usines dans la rue Alsace-Lorraine.

CL : C'étaient des usines de quoi ?

RG : Là c'était une bonneterie, à la place de l'immeuble qu'ils ont construit. Il y avait une usine dans la cour du cinéma, qu'a brûlé, j'ai bien connu le Monsieur, il s'appelait M. Berdin [pas sûre de bien comprendre la prononciation]. A côté, y'avait une autre usine dans une petite rue, c'étaient des boulons. Sur le bord de la rue, c'était une boulonnerie, ils vendaient... Et de l'autre côté de la Sèvre, il y avait une usine mais je ne sais plus ce qu'ils faisaient.

CL : Qu'est-ce qu'il y avait rue Félix-Faure ?

RG : Y'avait une quincaillerie qu'était vieille de tout ça. Mais fallait pas prendre le train le jour qu'on y allait. Parce qu'ils étaient pas pressés.

CL : C'était une rue où il y avait beaucoup d'animation ?

RG : Alors je vais prendre par l'autre côté. Au bout de la rue où il y avait une boulonnerie, y'avait un endroit... il y avait le café des Abattoirs. En face, dans le même immeuble que la boulonnerie, il y avait une bascule où les gens venaient peser les quartiers de lard. Moi j'ai connu ça. Plus loin il y avait une usine mais je ne sais plus ce qu'ils faisaient. Mais je l'ai vue démolir. Par l'autre côté, il y a la maison Champennois [PHON]. La famille Champennois [PHON] qui était là, ils étaient 14. C'est la grande maison.

CL : C'est le numéro combien ?

RG : Là, après Mme Rigaud, la grande maison. Et les jardins ils allaient jusque sur la route de Pornic. C'est comme quand le petit magasin U a pris tous les jardins. Et ma patronne elle avait un jardin aussi. Alors, dans cette maison, c'était les Champennois [PHON] très connus à Rezé qui vendaient du charbon. Moi

j'ai connu une bonne qui s'appelait Amélia. Un monsieur qui travaillait sur la route de Clisson, qu'était maraîcher, et c'est un autre maraîcher qui m'a raconté ça en faisant du muguet, il disait « je vais voir mon petit Camélia ». Et j'ai connu les vieilles bonnes de chez les Champennois [PHON], habillées avec des jupons à la cheville et des sabots de bois. Elles venaient porter des crêpes où j'étais rue Lamartine chez les Champennois [PHON].

CL : Vous les avez fréquentées ?

RG : Non, elles faisaient des galettes et ça leur faisait plaisir de venir parce que c'était la même famille. Après c'était une impasse, que y'a la *[je ne comprends pas]* de solidarité mais ça tout le monde le sait. Après y'avait un horloger, M. Florence [PHON]. Après, y'avait la charcuterie Brunet [PHON]. Après je crois qu'il y avait le coiffeur. Ah oui ! Ça a existé, le marchand de cheveux.

CL : Qu'est-ce que c'est que ça ?

RG : Ils coupaient les cheveux et ils vendaient les cheveux.

CL : A qui ?

RG : Ceux qu'en voulaient. Ça se vendait les cheveux.

CL : Pour faire des perruques ?

RG : Ah ben ma chère ! (...) Qu'est ce qui y a à côté de ce coiffeur. *[Mme Verron l'aide mais...]*. J'y pense, en face chez Mme Rigaud [PHON], y'avait une épicerie, qui vendait des chapeaux. Mais dame, là je suis bloquée, qu'est-ce qu'il y avait après le coiffeur ? Ah oui, ben c'était l'auto-école. Et après c'était le Négociant, le café-restaurant.

CL : Pourquoi ça s'appelait comme ça ?

RG : Je sais pas.

CL : Parce qu'il y avait des négociants ?

RG : Ah non. Parce que j'en ai connu trois avec des noms différents. Et à côté, il y avait une droguerie où l'on trouvait de tout. Son mari était peintre.

CL : C'était le peintre qui vous étiez allée voir pour votre dame ?

RG : Non, c'est pas celui-là. Il était de l'autre côté. Ha oui, on a oublié des tas de commerces ! On est rendu chez Mme Chesnais [PHON]. C'était à l'époque où personne n'avait le téléphone. Elle servait de cabine téléphonique. Elle était très très bien cette dame. Son mari travaillait très bien mais quand il commençait quelque chose, fallait pas être pressé. Après c'est une petite maison : j'ai jamais su s'il y a eu quelque chose. Après, c'était une boulangerie. Et après c'était chez Raiffé [PHON].

CL : Il y avait beaucoup de cafés dans cette rue ?

RG : Oui, c'est pour ça que j'ai passé, y'a des trous, c'étaient des cafés.

CL : Il y en avait combien ?

RG : Une douzaine.

CL : Qui allait dans ces cafés ?

RG : Ben des hommes. Dans ma jeunesse, il y avait comme distraction d'aller boire un coup avec le copain ou le voisin, pis on discutait près d'un verre et on prenait un autre.

[0'46"50] – Les loisirs

CL : Vous aviez des loisirs ?

RG : La couture. Je faisais toujours mes robes. Et j'ai aidé beaucoup de gens à la couture. J'avais une petite voiture, une fiat et... Mais c'était de bien plus vieille date que mon arrivée à Pont-Rousseau que je faisais ça... J'avais, dans une communauté à Nantes, une armoire dans les sous-sols où elles mettaient

les choses qui leur étaient données. Moi j'avais pas besoin de demander à la communauté. J'allais et je mettais dans ma voiture. J'en donnais pas qu'aux gens près. Une fois j'étais allée dans une famille près de Couëron. Et comme fallait y aller sans trop être vue... oui mais alors, le soir est venu et j'étais perdue. Je suis partie à la cure, c'était l'ancien vicaire du Rosaire. Il me dit « *Qu'est-ce que vous faites-là Mlle Renée ?* » « *Je suis perdue, faut que vous me sortiez sur la route de Nantes !* » Alors je lui ai dit pourquoi j'étais là : porter des vêtements à une famille parce que ces gens-là n'ont rien. Ben, il le savait pas.

CL : Et comment vous le saviez, vous ?

RG : Par une personne qui me l'avait dit.

CL : Le réseau de Mademoiselle Renée...

RG : Si aujourd'hui, j'ai des vacances le mois de juillet chez des amis, c'est qu'il y a plus de 30 ans, je leur ai rendu service. C'est une famille que j'ai habillée. Est-ce que j'aurais pensé que 30 ans après, j'ai 86 ans, ils m'auraient invitée à prendre des vacances ? J'ai dépanné beaucoup beaucoup de familles. J'ai même dépanné des gens de la rue Alsace-Lorraine. En dessous d'où j'habite, une amie qui est à Paris maintenant. Et en dessous, il y avait une poissonnerie. Elle était très curieuse mais elle n'a jamais rien vu pendant toutes ces années. En ce temps-là, il y avait des petits fils dans la cour. Alors, elle avait... Elle était très curieuse, elle lui parlait, le linge... et elle lui dit « *Ah oui, c'est la marraine de mon mari qui a envoyé tout un paquet l'autre jour.* » Elle a jamais su. Marie-Reine, d'où je viens, elle était là parce qu'elle était chez les Sœurs. Parce que sa mère pouvait pas payer les va-et-vient, je sais même pas si y en avait. Alors elle gardait les enfants et tout. Et je l'habillais et tout. Je leur avais appris le crochet, on faisait le tricot et tout.

[0'50"47] – Mlle Renée, connue de tous et qui connaissait tout le monde

CL : Je comprends pourquoi tout le monde vous connaissait. Est-ce que vous étiez connue dans le quartier, sans fausse modestie ?

RG : J'étais connue, par rapport à ce que je faisais à l'église et aux colis. Et encore le mieux, c'est qu'à l'époque y'avait un repas pour les anciens. Et quand ils n'y allaient pas, on allait porter des colis. Je pense toujours à Mme Vinet [PHON] qui habite en face, dans la grande maison, qui m'avait donnée sa carte d'identité de la guerre de 14. Alors, la dame elle m'avait dit « *Je vous connais, je vais vous donner le colis... mais ne me rapportez pas trop de cartes d'identité !* » La rue Alsace-Lorraine, je pouvais vous dire toutes les maisons comment elles étaient faites. Quand l'Abbé Bette [PHON] est arrivé au Rosaire, je lui ai fait une liste de toutes les personnes de la rue Alsace-Lorraine. A peu près leur âge, leur situation et leur religion.

Mme Verron : C'est lui qui demandait ça ?

RG : Non. Et quand j'arrivais au n° 36, de la Cure, j'écrivais : « *Je crois qu'ils sont catholiques.* » Il m'a dit « *S'il y avait d'autres personnes comme ça, je connaîtrais tout le monde dans ma paroisse.* »

[0'52"58] – La quête des morts

RG : Il y a eu des suicides aussi. Il y avait beaucoup de pauvreté, de misère, dans ce quartier ? Les gens étaient pas riches autrefois. Il faut se rappeler de tout ça. Je me rappelle quand un s'est pendu. Et je suis allée voir l'abbé Bette [PHON] en disant, ce n'est pas la peine de venir, ils vont vous mettre dehors. Et quand il y avait quelque chose, je les secouais les curés !

CL : Vous nous parliez de la quête des morts, qu'est-ce que c'était ?

RG : Quand il y avait quelqu'un qui mourrait dans le quartier, on faisait la quête. Moi je mettais sur un papier le nom, mais je demandais de ne pas mettre la somme, pour ne pas gêner le suivant et que ça regardait personne, et ça dépend comme on connaissait la personne.

CL : La quête servait à quoi ?

RG : A mettre des fleurs. On allait avec Mme Chesnais [PHON], qui tenait la droguerie, pour des fleurs.

CL : Vous faisiez ça avec l'église ?

RG : Ah non.

CL : Dans quel cadre alors ?

RG : Ben parce que ça se faisait. Moi je suis arrivée au moment où il y avait personne probablement. Ben je me rappelle au café, là où il y a eu les morts que vous dites [elle fait référence à un fait divers]. La dame est venue me trouver pour me dire « Melle Renée, vous allez sûrement faire la quête pour mon mari. Je veux que des roses rouges. » J'ai fait aussi la quête d'une personne dans ma maison. J'ai été trouver son fils et lui ai dit : « Je suis très ennuyée car votre mère m'a toujours dit qu'elle ne voulait pas de fleurs. Mais elle a toujours donné. Comment il faut faire ? » On a parlé. J'ai proposé d'acheter un tout petit bouquet pour le mettre dans son cercueil, que personne ne verrait. Et le reste je lui donnerais. Il m'a dit : « C'étaient pourtant des gens pas très pratiquants. » « Non, le reste, vous ferez ce que vous voudrez ». Alors j'ai dit : « Je ferai dire des messes et je vous le dirai. »

[0'56"01] – Les vacances

RG : Moi je fais partie d'une chose catholique qui aura 60 ans dans 4 ans et qui s'appelle Saint-François d'Assise. Quand je partais, il y avait tous les ans, un carrefour d'Evangile. On se retrouvait, avec ceux de la Manche, Rouen, le Finistère, Dinan et tout ça. On passait huit jours et on étudiait l'Evangile. Et on avait un jour de détente. Je ne me rappelle pas beaucoup de tout ça parce que, les vacances, c'est pas ce qui m'a le plus marqué. Ah si, je suis partie en Ardèche, juste après mon permis de conduire, parce que j'ai des amis qui voulaient baptiser leur fils là-bas. J'allais en vacances chez ces gens-là dans le Morbihan. Au moment des vacances que me donnaient ma patronne. Elle m'en donnait suffisamment.

[0'58"26] – Les gitans

RG : J'allais à Lourdes aux gitans. Les clochards, les gitans, c'est ma vie ! J'allais à Lourdes tous les ans. Les gitans, je les ai connus en épluchant des patates. C'est une sœur qu'est venue me trouver qui m'a demandé de venir à Lourdes car ils avaient besoin de quelqu'un pour faire la cuisine. J'ai dit : « Non je suis pas calée pour ça. » Elle m'a dit : « Tu sais pas éplucher les patates et la carottes ? » J'ai dit : « Si. » Après elle m'a emmené une fois à Rezé voire les Gitans dans la brousse, et elle m'a dit : « Maintenant tu vas y aller toute seule. »

CL : A Rezé, il y avait beaucoup de Gitans ?

RG : Ah oui, beaucoup, dans les cartons là-bas... à la Malnoue, par là... mais je sais plus, c'est vieux ce que vous me demandez. Ils vivaient dans des cartons. Il y en avait plein à Rezé, du côté du Moulin-des-Bas. Je les connaissais tous. J'allais les voir, leur faire de la couture. Pendant, je sais pas combien de temps.

CL : Vous faisiez quoi avec eux ?

RG : Ben pour parler. Quand on a commencé avec les Gitans, ça s'est pas fait tout seul. Il fallait d'abord savoir et se mettre dans la tête que les Gitans ne savaient ni lire, ni écrire et qu'ils avaient fait les camps de concentration. Alors, de nous voir, nous venir ! On nous avait dit qu'il fallait pas prendre de papier et de crayon. Et moi qui parle beaucoup, on nous avait dit surtout de pas parler, de les écouter. Et c'est comme ça qu'on a pu rentrer pour aller chez eux. Moi j'ai été prise comme assistante sociale, pour la police... que des choses qu'étaient pas vraies. Du côté de la Fardière là-bas, à Saint-Herblain, y avait tout un camp. C'était renommé. Un jour, j'arrive en auto : tout Waldeck-Rousseau ! Je peux vous dire que si j'avais été frisée, j'aurais défrisé ! Y'en a toujours un qu'est plus vieux et qui commande, il va voir les flics et il leur dit : « Vous pouvez partir maintenant, vous avez vu, la petite dame qui vient de rentrer avec sa voiture, c'est elle qui nous aide, qui nous fait tous nos papiers. » Ils sont partis ! A la Fardière, je pourrais vous citer des tas de choses que j'ai bien rigolé. Une fois, y avait une fête, un mariage ou quelque chose de religieux. Y'avait à la jaille, des fauteuils. Ils avaient ramassé tout ça. Ils avaient trouvé des échantillons de peintre. Et ils m'avaient dit « Tu sais la Gadjé, tu vas nous préparer ça dans des verres, tu vas nous faire comme des serviettes, en accordéon. » Parce qu'ils voulaient faire comme les Gadjé, alors tout le monde avait sa chaise numérotée et tout ça. Et je me suis dit : comment ça se fait que c'est si bien, y'avait rien de dégradant... tout était bien. Y'avait le prêtre qui s'occupait des Gitans et la bonne

sœur et moi. Ils sont partis. Et en cinq minutes, ça a changé. Les coffres de voiture se sont ouverts et ainsi de suite. J'ai dit « *Qu'est-ce que c'est que ça ?* » Il me dit : « *Le Ratchai et la Ratchani sont partis, comme ça ils verront pas.* » Alors je dis « *De la zut, et moi ?* » « *Ah ben vous, c'est pas pareil.* »

CL : Ils sont partis là maintenant ?

RG : Ils ont été tout un moment à Rezé. Il y a des familles que je revois toujours.

CL : Ils sont partis pourquoi ?

RG : Y en a qu'ont une maison maintenant. Ils ont évolué. Si vous retournez là-bas, y'en a beaucoup qui se sont installés sur Rezé. Il y a une famille, j'avais 8 ans, que j'avais trouvée quand j'étais à la Bruffière. Elle s'était mise dans le chemin que l'on prenait pour aller aux prés. Et quand je l'ai revue ici à Rezé, je lui ai dit « Mme, je vous connais. »

[1'05"00] – Ce qui a changé le plus à Rezé

RG : Je peux vous dire que ce qui a le plus changé, c'est qu'il n'y a plus de commerces. On se connaît plus. On se parle plus. Voilà. Moi j'ai encore de la chance, dans mon immeuble, je connais tout le monde. J'ai une voisine charmante, mais je ne les ennuie pas. Si j'ai pris une aide-ménagère... l'assistante sociale venait, parce que j'ai pas de famille. Et avec mon médecin, ils m'ont dit qu'il fallait que je prenne une aide-ménagère pour m'aider. J'ennuie pas mes voisins, sauf ma voisine quand il y a un papier que j'ai besoin. Une fois elle s'est inquiétée parce qu'une personne âgée s'est faite renversée par un tram et elle est venue me voir car elle croyait que c'était moi.

[1'07"00] – Le tram et les sorties à Nantes

RG : Je prends le tramway tous les jours. Je prends la ligne 94, je connais tous les chauffeurs. Ils me connaissent, quand ils passent de l'autre côté, ils me font bonjour. Je leur raconte des histoires.

CL : Vous allez souvent à Nantes ?

RG : Tous les jours. Ça fait longtemps que je vais à Nantes. Chez Decré. Vous allez voir l'occupation... C'était d'aller chez Decré parce qu'il y avait un ascenseur, et de monter et de descendre et de monter et de descendre. On était heureuses comme tout. Et je vais vous apprendre une astuce pour faire des économies : il faut partir sans rien dans vos poches. Et ne pas payer avec des chèques. Une fois, j'ai dit ça à l'assistante sociale. Je paye avec argent comptant. Mon loyer est payé sur mon compte. L'électricité, le gaz, tout ça. Mon assistante sociale a vu ma facture de gaz, elle m'a dit « *Personne n'a une facture comme ça !* »
